

Nous savons fort bien que de très-grands obstacles s'opposent à cette réforme. Il y a par exemple, les préjugés, les usages séculaires de la localité, la répugnance que l'on éprouve contre toute innovation.

Mais ces obstacles ne sont pas invincibles. Avec un peu de réflexion et de raisonnement, les préjugés tomberont bientôt et l'on reconnaîtra que le foin fauché en temps propice est incomparablement supérieur à celui qui a été récolté tard. Restent les usages et la répugnance. Mais que sont ces obstacles en face des avantages que nous procurera l'amélioration proposée ici ? Si un usage est une cause de perte, il faut le mettre de côté sans hésiter, quelle que soit d'ailleurs son ancienneté. Une répugnance doit être combattue si elle a pour résultat une diminution dans les profits de l'entreprise ; l'assurance du succès mérite bien ce léger sacrifice.

Eh bien ! il est parfaitement prouvé que l'usage de faucher le foin après la floraison est une cause de perte, et que la répugnance que l'on éprouve à adopter une meilleure époque n'a aucune raison d'être. Mettons donc cet usage et notre répugnance de côté. Qu'attendons-nous ? L'agriculture canadienne n'est-elle pas assez pauvre, ses profits ne sont-ils pas assez faibles ?

Mais nous répondra-t-on, ce que vous enseignez ici n'est toujours à la fin que de la théorie. La science affirme que le fauchage précoce est plus avantageux que le fauchage tardif ; mais il arrive bien souvent que les données de la science ne s'accordent pas avec ceux de la pratique.

Il est vrai qu'en beaucoup de circonstances la pratique raisonnée se trouve en désaccord avec la science et que la première ne peut se conformer que de loin aux prescriptions les plus saines de la seconde. Il est vrai encore que la science ne tient pas toujours assez compte du climat, du sol, de la température et des besoins de la spéculation. Alors, les bonnes pratiques, tout en reconnaissant l'excellence des données de la science dans les circonstances favorables, se trouvent forcées de dévier de la voie tracée par la science. Mais ce n'est pas le cas ici ; la science et la pratique se corroborent mutuellement. La science démontre que, dans toutes les circonstances, la fauchaison précoce est supérieure à la fauchaison tardive et la pratique reconnaît que le bon foin, le foin fauché lors de la floraison des plantes les plus importantes de la prairie est supérieure à celui qui a été récolté plus tard.

Cet accord parfait entre la science et la pratique saute aux yeux et nous nous étonnons que le fauchage tardif compte encore un aussi grand nombre de partisans, même parmi les cultivateurs instruits. Pourtant, rien ne serait plus facile ici que de suivre en tous points l'enseignement très-net et très-précis de la science.

Depuis que ce qui précède a été écrit, nous avons eu des nouvelles de la faveur avec laquelle avait été accueillie notre premier article sur la fauchaison. Quelques personnes nous ont félicité des excellentes démonstrations que nous avons apporté à l'appui de nos avancés. Mais d'autres, fermant leurs yeux et leurs oreilles, de crainte d'être convaincus, ont déclaré ne vouloir pas changer un usage dont ils n'ont aucunement à se plaindre.

Il nous fait plaisir à constater que nous ne prêchons pas dans le désert et que nous réussissons à augmenter petit à petit le nombre des cultivateurs de progrès. Quant à ceux qui refusent d'améliorer, nous les plaignons sincèrement et nous faisons des vœux pour que leur surdité et leur aveuglement volontaires cessent au plus tôt.

Parmi les quelques raisons données par ces derniers en

faveur du fauchage tardif, une des plus communes est la crainte de voir la prairie s'éclaircir et son produit diminuer. Pour éviter cette diminution on laisse mûrir les fourrages afin que leurs graines en tombant sur le sol donnent naissance à une pousse plus touffue. Mais les plantes des prairies sont, pour la plupart vivaces, et s'il était vrai que ce semis fut nécessaire, il ne le serait toujours qu'à de longs intervalles et alors le fauchage tardif ne pourrait être adopté que comme une nécessité exceptionnelle et non pas comme règle générale, ainsi que nous le voyons si souvent.

D'ailleurs, les meilleures herbes ne sont pas toujours les plus précoces. Avant la formation et la maturité de leurs graines, d'autres plantes d'une végétation plus rapide, mais constituant un fourrage de mauvaise qualité, ont depuis longtemps répandu leurs semences sur le sol, de sorte que d'année en année ces mauvaises herbes augmentent et occupent une plus grande étendue de la prairie.

Cette raison du semis naturel est donc mauvaise puisque ce semis détériore le produit général de la prairie. Il serait donc préférable de faucher lors de la floraison des meilleures plantes, et, si la prairie s'éclaircissait, de la herser et de l'ensemencer à la main avec des graines de plantes choisies et développées dans de bonnes conditions.

Quant aux autres raisons apportées pour nous combattre, elles sont encore plus mauvaises que la précédente et en en réfutant une nous avons réfuté toutes les autres. On sait que dans toute discussion, les plus grands jaseurs sont les ignorants. C'est ce qui nous est arrivé ici. On combattait nos avancés sans les avoir lus et l'on se croyait victorieux parce que l'on n'entendait que le son de sa propre voix.

En général, on fauche donc trop tard et l'on récolte des fourrages moins riches ; voilà le fait important. En fauchant plus tôt, on obtiendrait des fourrages plus succulents et plus nourrissants ; voilà le principal résultat de l'amélioration.

Mais il n'est pas le seul. Parmi la grande quantité de plantes différentes qui composent une prairie naturelle, il en est quelques-unes douées de propriétés vénéneuses très-marquées ; ces plantes sont même quelquefois très-nombreuses dans certaines prairies. Quand ces plantes sont jeunes leur principe vénéneux est inerte et aucunement malfaisant. Aussi sont-elles généralement consommées sans danger par les bestiaux pendant les premières phases de leur végétation. A cette époque, les principes doux, aqueux, mucilagineux constituent presque à eux seuls les principes solubles contenus dans le fourrage ; mais plus tard, lorsque le moment de la maturité approche, les sucs acres, amers, narcotiques, vireux se développent et rendent les plantes dangereuses. Nous avons vu des vaches consommer de jeunes feuilles de tabac sans plus d'inconvénient que si c'eût été des feuilles de chou ; si le tabac eût été mûr, elles auraient payé cher leur gourmandise. Nous pouvons donc encore invoquer ce motif en faveur des fauchaisons un peu précoces, puisque par là on empêche leur action malfaisante.

Cependant, ne fauchons pas trop tôt, ce serait aussi mauvais que de faucher trop tard et les pertes qui en résulteraient seraient tout aussi déplorables. Faucher longtemps avant la floraison c'est se condamner à voir la quantité du produit diminuer dans une forte proportion. En outre, les plantes renferment alors trop d'eau, elles sont donc d'un fannage plus difficile, et la dessiccation leur fait perdre une trop grande partie de leur poids.

Maintenant à quelle époque de l'année arrivera le moment favorable du fauchage ? Quelques personnes diront : au commencement de juillet, d'autres au milieu de juillet, d'autres encore à la fin de ce mois ou au commencement